

PARIS MATCH

matchdocument

Autrefois on quittait la nature, l'isolement. Aujourd'hui, on fuit les loyers chers, la cacophonie

Les ruelles de Vesc, dans la Drôme provençale, sont désertes dès 20h30 et les maisons, plongées dans le noir. Excepté une grande bâtisse illuminée. Pierres apparentes, plusieurs étages, deux terrasses, 400 mètres carrés... Autant dire un château, pour nous autres citadins. « Je ne voulais pas d'un quotidien bétonné pour mes enfants, je ne me voyais pas les emmener au parc comme on promène les chiens dans ces espaces bondés ! » lâche Alexandra, souriante. Avec son compagnon, ils ont choisi de s'installer au vert, à une heure de la gare TGV de Valence.

Au bout d'une route bordée de vignes et d'oliviers qui serpente jusqu'au plateau, on croise deux chevreuils et une belette, pour terminer dans un minuscule bourg médiéval de 300 âmes. « Acheter cette maison, c'était devenir les rois du monde ! » reconnaît le couple. Alexandra et Jules, la trentaine entamée, des yeux bleu vif, branchés et fêtards. A Paris, ils vivaient à l'étroit avec leurs deux enfants, Charlie, 6 ans, et Edgar, 4 ans, dans un 50 mètres carrés au cinquième étage sans ascenseur. Une situation banale pour les Parisiens. Mais qui devient pour eux insupportable. En décembre 2010, la famille plie bagage et réalise son rêve : ouvrir un restaurant. Une initiative financièrement impossible ailleurs qu'en province. « Cela nous arrangeait de partir », dit Alexandra, coquette, féminine, pas du genre à s'habiller en survêtement (« Avec Internet, je peux trouver les mêmes habits qu'à Paris. J'en ai besoin, je veux garder mon identité »). Des yeux maquillés avec discrétion, des ongles rouge vif parfaitement manucurés et, autour de son poignet tatoué, des bracelets en argent tintinnabulants. « A Paris, mon travail de vendeuse de fringues et le métro me plombaient, les gens faisaient la gueule, je restais dans ma bulle, la tête baissée, ma musique dans les oreilles. Désormais, je lève les yeux, je redécouvre les autres. Le matin, j'ai la pêche, je suis heureuse. Mes enfants aussi ! »

Autrefois, ceux qu'on appelait encore les « ruraux » fuyaient les campagnes en masse, lassés de leur isolement. Ils rêvaient des lumières de la ville, préférant s'entasser dans des tours sales

et bruyantes. Réveillés par la foule bigarrée et la ruche urbaine grouillante. Grisés par la frénésie, mais essorés par le coût de la vie et les effluves âcres des pots d'échappement, les citadins ont pris la clé des champs. « Humer l'odeur du foin, le parfum doucereux de la lavande, l'haléine poivrée de la forêt, les arômes de la bonne bouffe... On en a tous rêvé ! »

La table parfumée de Chez mon Jules porte le nom du chef cuisinier et cultive sa réputation et ses récompenses. Dans la cuisine, Jules, son tablier autour des reins et ses cheveux blond vénitien en bataille, concocte un velouté de cèpes ramassés

l'après-midi. « Ce départ, c'est une aventure. On a quitté nos amis, nos repères. » Il faut être fort pour tout recommencer ailleurs. Tout n'est pas rose, la vie rurale est douce mais rude. Parfois inhospitalière. Les « locaux » ont du mal à accepter les nouveaux... Le couple acquiesce, « on sera toujours des Parisiens ». Puis : « On se lève plus tôt qu'avant, admet Alexandra, et on travaille davantage car le rythme est très soutenu. La vie manque parfois de frivolités, de soirées festives, d'une certaine ouverture d'esprit. L'hiver est dur... Mais nous sommes nos propres patrons, et ça, c'est un bonheur incommensurable. On gagne mieux notre vie qu'à Paris. Et, surtout, on dépense moins. »

Ils ne sont pas les seuls à s'être échappés des agglomérations, fuyant les loyers exorbitants, la cacophonie constante et le réflexe consumériste : **en cinq ans, 450 000 personnes ont quitté une grande agglomération pour s'exiler à la campagne**, dans des villages reculés, dont 180 000 Franciliens urbains. Ils créent des entreprises, innovent. Tous font mentir les sondages, qui accusent 76 % d'entre nous d'être pessimistes et engourdis par la crise. On imagine à tort ces néoruraux marginaux. Ils sont tout le contraire : actifs, intégrés, besogneux... S'expatriant hors des rues asphaltées n'est plus un doux rêve d'hurluberlus, c'est une stratégie. La campagne n'est plus ringarde ni réservée aux altermondialistes. Elle est séduisante et accessible, attirant près de 100 000 prétendants chaque année depuis quarante ans. Pas étonnant que le plus grand festival de France soit celui des Vieilles Charrues, en pleine Bretagne rurale !

William, Antoine et Eric sont trois frères. Avec Xavier, un ami, ils ont créé, dans le Perche, à Saint-Victor-de-Buthon, Mutinerie Village. A une heure trente de la gare Montparnasse, une ferme de coworking, un espace payant où des télétravailleurs se retrouvent un jour ou plusieurs mois pour travailler au calme avec du café maison. Il y a des designers, des entrepreneurs, des graphistes, des musiciens... La cantine est bio et leurs collègues sont des chèvres et des poules. L'entreprise est un succès. « On mise sur une nouvelle façon de travailler, avec beaucoup d'échanges et de paroles entre les métiers pour donner un sens plus social à la vie professionnelle. » Une nouvelle ère ?



JULES ET
ALEXANDRA
Resto à Vesc.
« On travaille
plus et on
dépense moins »